

Pascal Hadet

# *Le Petit Joseph*



Pascal Hadet

## Le Petit Joseph

© Pascal Hadet, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7591-7

Couverture : Yanaël HADET

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## INTRODUCTION

Cette lumière blafarde qui m'aspire, je ne veux pas partir, comment la laisser toute seule, Jeannette n'y arrivera jamais sans moi. J'ai passé les dernières années de ma vie à redouter cette situation et voilà que c'est arrivé. Il m'a donc laissé tomber celui à qui j'ai offert tant de mes pensées, tant de mon temps, tant de tout ce que je possédais. Non, Il ne m'a pas laissé tomber, c'est seulement le « Moment » qui arrive, il faut bien s'y résoudre, je n'ai jamais douté et je ne douterai jamais.

Je sens bien que mon souffle est de plus en plus court. Je vois défiler devant moi toutes celles et tous ceux que j'ai aimé et qui sont déjà partis. Joseph, mon père, lui qui n'avait que quarante-trois ans quand il nous a quitté, mon frère Robert lui aussi n'avait que quarante-quatre ans. Il a travaillé comme un forçat dans ces carrières d'ardoises qui entourent notre pays de Redon, il en est mort à force de coups de masses, de massettes, d'explosifs mais aussi malheureusement de coups de cidre et de vin. Ma maman Lucie, elle qui n'a pas survécu plus d'un an au décès de Robert, après une vie de labeur et de malheur. Je vois aussi mes tantes et mes oncles, ceux avec qui j'ai vécu toute mon adolescence et puis il y a mon fils Alain, lui avec qui je n'ai jamais su trouver les bons mots, ceux qu'il faut dire dans les moments tragiques de la vie. Je sais qu'il a cherché mon soutien dans ses épreuves et je n'ai pas su lui donner. C'est un de mes plus grands regrets. Mes belles filles aussi m'ont beaucoup manqué, Maguy et Florence étaient des compagnes de route solides pour mes enfants et le destin nous les a enlevés trop tôt. Je vois aussi tout le peuple des femmes et des hommes que j'ai croisé dans ma vie. Justement, ma vie, elle a été bien remplie ma vie, quand je me retourne sur elle, c'est même une belle vie malgré les malheurs, les accidents, les erreurs, les trahisons. Oui les joies de la vie effacent tout.

Et puis, tout ne disparaît pas avec mon dernier souffle. J'ai semé je crois une belle descendance. Eux, je sais qu'ils continueront fièrement à porter ce nom, celui d'un petit bonhomme qui est partie de sa Bretagne natale à quatorze ans pour parcourir le monde.

## CHAPITRE I – MASSERAC

Je suis né sur la commune de MASSERAC dans le département qu'on appelait alors la Loire Inférieure. La paroisse était très liée à l'histoire de la Bretagne puisqu'elle était sous son administration avant que la révolution, en créant les départements, ne l'en sépare, c'est pour cela que je me considérerai toujours Breton.

La commune est située à la confluence de la rivière Vilaine et de son affluent le Don. C'est un pays de marécage et de lacs très poissonneux, l'économie principale de la commune est encore dominée par la pêche à l'époque de ma naissance, d'ailleurs mon arrière, arrière-grand-père, François HADET né en 1791 était lui-même pêcheur sur le lac Murin. Plus tard, après la seconde guerre mondiale, le tourisme viendra supplanter la pêche.

Moi, je suis né le cinq aout mille neuf cent vingt et un à une heure du matin, cet horaire très matinal ne m'empêchera pas d'être un gros dormeur toute ma vie. C'est le Maire de Massérac, Monsieur François Taillandier qui renseigne l'acte d'état civil.

C'est dans notre maison familiale au hameau de « la Gréhandais » que je vois le jour. La maison n'est pas bien grande, une pièce commune d'une trentaine de mètre carré. La pièce est sombre, seulement éclairée par une petite fenêtre heureusement orientée au sud et une porte aveugle à double battant en bois. Le sol est en terre battue plutôt irrégulier. Elle est meublée d'une grande table qui occupe tout le centre de la pièce, au fond, en face de la porte, un buffet où est rangé avec soin toute la vaisselle du ménage. Un coffre en bois, sur la droite de la cheminée renferme tous les objets et documents que mon père tient à tenir à l'abri des regards. La cheminée elle est immense, elle porte les marques du temps, c'est l'endroit le plus important de la maison, c'est elle qui nous réchauffe pendant les longs hivers Bretons, c'est aussi elle qui nous éclaire et nous permet d'économiser les bougies, c'est en elle que maman chauffe la soupe et fait rôtir quelques volailles les dimanches et jours de fêtes. À droite de la cheminée, une petite porte nous fait pénétrer dans une petite pièce. C'est la chambre où dorment mes parents dans leur lit clos breton. Mon grand-père Jean Baptiste dort aussi dans cette chambre, il est seul maintenant depuis le décès de Joséphine Jauny son épouse et mère de mon père. C'est mon grand-père Jean-Baptiste qui a acheté la maison vers 1885. Avant notre famille résidait du côté du hameau de Paimbu.

Ce sera aussi ma chambre. Pour le moment c'est aussi sur une terre battue qu'on y use nos godillauds, beaucoup plus tard, un sol en ciment viendra apporter un peu de modernité.

Au fond de la pièce principale, une porte basse nous mène vers l'étable où se repose nos deux vaches, elles sont dressées au labourage et permette à mon père d'exercer le métier de laboureur. Quelques ares de bocage et de prairie complètes la propriété. Mon père cultive aussi un petit verger de pommier. Ma mère s'occupe de la maison, des volailles, du cochon et du potager. Pour terminer la présentation de la maison, il ne faut pas oublier le grenier. On y accède par une petite porte pratiquée dans une lucarne posée sur la toiture. La lucarne se trouve juste au-dessus de la porte à deux battants. On monte au grenier en empruntant une échelle en bois. Elle a été fabriquée dans du bois d'acacias et supporte fièrement le temps qui passe, quand beaucoup plus tard je reviendrai à la Gréhandais, elle sera toujours là comme un symbole d'éternité. Pour finir, coincé sous le pied de l'échelle, une niche couverte en ardoises abrite le chien « Taïaut ».

\*

La vie n'est pas facile à la Gréhandais en mille neuf cent vingt et un, les rendements de nos cultures sont misérables. La pêche sur le Don et dans les étangs des environs ne rapporte pas grand-chose, heureusement que papa arrive de temps en temps à se louer sur les grosses exploitations de la région, avec nos vaches qu'il mène d'une main de fer, pour le labourage des terres. Mais papa à la santé fragile, plus tard on lui diagnostiquera une tuberculose. Mais malgré tout, notre famille est présente sur la paroisse de Massérac depuis tellement de générations, bien avant même la révolution, qu'on ne baisse pas les bras facilement et en Bretagne après la grande guerre on sait se retrousser les manches.

\*

La grande guerre, justement, elle aussi aura sur ma vie une répercussion capitale. Ma tante Marie, sœur aînée de maman c'est marié en 1910 avec Pierre Gogendeau, un garçon des environs. En 1914 il est mobilisé. Il sera rapidement fait prisonnier et sera déplacé en Allemagne.

Mon Oncle Pierre, pendant sa captivité rencontre des paysans originaires de toutes la France. Le sujet de conversation qui revient souvent concerne le quotidien des paysans de basse Bretagne qui à cette époque est très difficile. Les rendements de céréales sont très insuffisants. L'élevage n'est pas rentable si on ne possède pas d'assez grande propriété. Pierre lui est journalier, c'est-à-dire

qu'il se loue dans les fermes des environs comme laboureur. Les revenus sont médiocres et les repas souvent bien maigres.

Pierre se lie d'amitié avec un soldat originaire du sud-ouest, Du Fréchou à côté de Nérac, celui-ci lui vante les rendements que fournissent les terres Gersoises et Lot et Garonnaises.

À la fin de la guerre, on dénombre presque 1 700 000 morts et plus de 4 000 000 de blessés côté Français, ce sont les paysans Français qui payent le plus lourd tribut des morts pour la France.

Le sud-ouest, région agricole par excellence ce retrouve alors en manque de bras. Pierre Gogendeau, sa femme Marie, mais aussi Jean Marie Josse, mon grand-père maternel, vendent le peu de biens qu'ils possèdent à quelques notables de Massérac et emmènent une partie de la famille, soit deux garçons, Raymond et Joseph et sa deuxième fille, Sidonie, jusque dans le Lot et Garonne. Là, après quelques échecs mais beaucoup d'obstination, il parviendra à louer une petite exploitation sur la commune d'Espiens en Lot et Garonne.

\*

La troisième fille de Jean Marie n'est autre que Lucie, ma mère, mariée à Joseph HADET en 1917. Ma mère Lucie est rapidement devenue la maitresse de maison après le décès de ma grand-mère Jauny en 1918.

Lucie ne partira donc pas avec ses parents et ses frères et sœurs, d'ailleurs, elle ne les reverra jamais à part son frère Raymond qui remontera en Bretagne à chaque deuils frappants la famille restée à Massérac.

Mon père, fragile physiquement n'est pas parti à la guerre en 1914, il reste à la maison et continu l'exploitation de la petite ferme.

Pour moi, la vie dans la maison de la Gréhandais est rythmée par les saisons. Dès que je commence à marcher, mes pas suivent ceux de ma mère entre le poulailler, la soue à cochon, les pommes dans le petit verger derrière la maison. Plus tard, je commence à participer bien modestement aux activités des hommes. Les foins, les moissons, le battage, je vais, avec grand-père, pêcher des anguilles dans le Don qui passe à quelques centaines de mètres en bas de la maison, avec maman, une fois par semaine, nous allons faire cuire le pain au four de Paimbu. Il y a une dizaine de famille dans le hameau, tout le monde se connaît, on se donne la main pour les gros travaux, heureusement il règne une grande fraternité entre voisins. La vie de chacun, à cette époque ou les épidémies, les mauvaises récoltes sèment le malheur, est liée à celle de ses voisins, la solidarité n'est pas un vain mot. On entretient dans la bonne humeur cette vie de labeur, au début de l'été, au moment des moissons, quand la batteuse arrive au hameau, chacun va

aider le voisin. Les rendements ne sont pas extraordinaires mais on engrange assez de sarrasin pour la fabrication des galettes qui souvent sont le seul aliment sur la table. Les soirs d'automne on va à tour de rôle chez les voisins pour la veillée. On mange des châtaignes, on trinque avec du cidre. J'aime ces moments où je peux rencontrer les quelques enfants du hameau.

Le grand-père Jean Baptiste nous a maintenant quitté, j'aide mon père de mon mieux mais il a la santé fragile. Les quintes de toux sont de plus en plus fréquentes. Maman lui fait des infusions avec des herbes que prépare le pharmacien de Guémené.

Le dimanche est un jour sacré dans notre pays. Nous allons à la messe en grande tenue. Je reçois une éducation religieuse stricte. Ma famille est très catholique, d'ailleurs comme la majorité de nos voisins. Nous nous rendons souvent à l'oratoire saint Benoit. Saint Benoit a fondé un monastère à côté du lac du Murin à l'emplacement de l'actuel hameau de Paimbu. Je garderai toute ma vie une grande ferveur pour saint Benoit.

Je viens d'avoir 10 ans, je vais de temps en temps à l'école communale mais je passe le plus clair de mon temps à aider à la maison. J'apprends quand même à déchiffrer quelques mots et je commence à compter mais ce sera bien plus tard, militaire, que j'apprendrai vraiment à lire et compter, mais c'est une autre histoire que je vous raconterai plus tard.

Je n'aurai pas la satisfaction d'aller jusqu'au Certificat d'Etudes, ce sont surtout les enfants des familles privilégiées qui ont cette chance.

\*

J'ai bientôt onze ans lorsque mes parents m'apprennent que je vais bientôt avoir une petite sœur ou un petit frère. Je comprends que ça va faire une bouche de plus à nourrir et que je vais aller encore moins à l'école.

Robert est arrivé en mars mille neuf cent trente-deux. Maman a dû aller à Nantes pour l'accouchement. Papa était à l'hôpital toujours à cause de sa tuberculose. Au début des années trente, on ne sait pas soigner convenablement la maladie, Les sanatoriums qui commencent à se développer sont surtout réservés aux nantis. Seule une isolation stricte permet de ne pas transmettre la maladie, mais même les médecins à cette époque n'arrivent à se mettre d'accord sur sa contagion, ce n'est que plus tard que ce sera prouvé.

Moi, pendant ce temps, je suis allé chez les voisins. Maman est resté à Nantes deux semaines. La solidarité, encore une fois a été de la partie. À tour de rôle, chacun venait m'aider à soigner les animaux. J'ai aussi eu l'occasion d'avoir plus de liberté. Avec les enfants de mon âge, certes, on n'est pas beaucoup au

hameau, il y a Marcelline et Maurice qui sont nés en 1923 mais il y a aussi Eglantine, elle est née en 1920, elle a un an de plus que moi. C'est chez ses parents que je suis hébergé, ils sont cultivateurs comme nous. C'est pendant cette période que je vivrai mes premiers émois, mes premières découvertes de la sensibilité féminine, ces instants que chacun garde au fond de lui et qui de temps en temps viennent nous rappeler le chemin parcouru.

La vie s'organise désormais autour de Robert, il est si fragile, je suis étonné du labeur que peut demander un petit bonhomme comme ça, on n'a pas la mémoire du travail que l'on donne à notre maman quand on est bébé, seule l'affection et l'amour qu'elle nous donne reste présent dans un coin de notre tête et quand je la vois laver tout ce linge, choyer ce petit être innocent, ça me donne du courage, moi, du haut de mes onze ans qui suis déjà presque un homme.

Je suis robuste, pas très grand, mais qui l'était à cette époque dans les campagnes Bretonnes. Je suis capable de travailler dans le jardin ou dans les champs des journées entières de dix à douze heures. Plus tard, cela ne sera un secret pour personne, j'adorerai le travail de la terre. La santé de mon père continue de se détériorer, je ne vais plus du tout à l'école, je suis obligé de travailler, je fais ce que je peux mais je vois bien que mes efforts ne remplacent pas l'ouvrage que ne peut plus faire papa.

\*

Je viens d'avoir treize ans quand le drame arrive à la maison de la Gréhandais. Papa vient de s'éteindre. Il n'avait que quarante-quatre ans. Depuis plusieurs semaines il était revenu à la maison mais il restait dans la chambre sans voir personne. Seule maman était autorisée à entrer dans la petite pièce, il fallait bien lui apporter à manger quoiqu'il n'avalât presque plus rien. Maman lui donnait aussi les médicaments que le docteur de Guémené avait prescrit. Avec maman et Robert, dans son landau, on était allé jusqu'à l'oratoire de Saint Benoît. Maman avait dit que seule notre foie pouvait soulager papa. Maman avait compris depuis longtemps qu'il n'y avait plus d'espoir et je crois, bien qu'elle ne me l'ait jamais dit, que je m'en étais aperçu. On ne se parle plus beaucoup avec maman, depuis la période de son absence pour l'accouchement, je suis devenu beaucoup plus indépendant, je passe plus de temps avec mes amis du hameau, avec Eglantine aussi. Je fais l'ouvrage à la maison mais sitôt terminé, je me faufile pour retrouver ma voisine du côté de l'étable où elle soigne les animaux de ses parents. Ça ne plaît pas à maman, elle sent que son autorité est bafouée, elle me fait de nombreuses remontrances. Le décès de papa après une longue agonie l'a énormément fatigué et je m'imagine qu'elle rejette sur moi tous les malheurs de

notre maison. Plus tard, je comprendrai que ce n'est pas du tout le cas mais, dans la tête d'un petit garçon de 13 ans têtue comme un vrai breton, la vérité met parfois du temps à se manifester.

Les voisins sont venus nous aider pour préparer la veillée funèbre. En Bretagne, la mort est l'affaire de tout le voisinage, les rites funéraires sont dictés par la tradition. Le curé de Massérac est venu, il a porté l'eau bénite. Il a aussi apporté 6 grands cierges. Ils sont disposés, trois de chaque côté de papa, fixés sur des pic-cierge en bronze. L'eau bénite dans un récipient métallique dans lequel trempe un rameau de buis que nous avons ramené de la dernière messe des rameaux. À la mort de mon grand-père Jean Baptiste, je n'avais que trois ou quatre ans, je n'avais pas vécu toute cette tradition. Je suis impressionné, ces images resteront ancrées dans ma mémoire.

Maman m'envoie au bureau de poste pour envoyer un télégramme chez mon grand-père Jean Marie dans le Lot et Garonne. J'y cours avec mes galoches dans les pieds, en chemin, je laisse éclater mon chagrin, mon pauvre papa, qu'est-ce qu'on va devenir ?

Je comprends bien malgré mon jeune âge que ma vie à la Gréhandais va être bouleversée.

Mon oncle Raymond est venu aux obsèques. Il est arrivé par le chemin de fer. Je suis allé le chercher à la gare de Massérac au train de la ligne Redon Rennes.

Le prêtre est venu jusqu'à la Gréhandais accompagné par un grand nombre de paroissien du village et c'est en procession, derrière le corbillard tiré par le cheval du menuisier, qui assure les fonctions de croque-mort, qu'on se dirige vers Massérac et son église.

La cérémonie est d'une très grande tristesse,

Papa a été enterré dans le cimetière, pas très loin de la chapelle dédiée à Saint Benoît. Après tant de souffrance, son chemin s'arrête là, dans ce grand trou noir et froid.

Les gens du village me plaignent, ils me disent « mon pauvre Joseph que vas-tu devenir ».

\*

Moi du haut de mes treize ans je ne comprends pas, après tout papa était malade depuis longtemps, déjà mon travail nous apportait un peu de réconfort. Et puis, il y a ces conciliabules entre maman et tonton Raymond, on m'expédie dehors m'occuper des volailles et du cochon. Pourquoi n'ai-je pas le droit d'écouter les conversations des adultes, moi qui en suis presque un ?

C'est maman qui m'annonce la nouvelle. Je vais passer d'une enfance